

Les journées de février 1848.

Les caractères du régime déchu.

La postérité, qui ne voit que les crimes éclatants et à laquelle, d'ordinaire, les vices échappent, ne saura peut-être jamais à quel degré le gouvernement d'alors avait, sur la fin, pris les allures d'une compagnie industrielle, où toutes les opérations se font en vue du bénéfice que les sociétaires en peuvent retirer.

Alexis de Tocqueville, Souvenirs (1850).

Une révolution populaire.

Paris au lendemain du 24 février :

Je trouvai les rues paisibles et même à moitié désertes, ainsi qu'on les trouve d'ordinaire à Paris, le dimanche matin, lorsque les riches dorment encore et que les pauvres se reposent...

Je passai tout l'après-midi à me promener dans Paris. Deux choses me frappèrent surtout : la première, ce fut le caractère, je ne dirai pas principalement, mais uniquement et exclusivement populaire de la révolution qui venait de s'accomplir; la toute-puissance qu'elle avait donnée au peuple proprement dit, c'est-à-dire aux classes qui travaillent de leurs mains, sur toutes les autres. La seconde, ce fut le peu de passion haineuse et même, à dire vrai, de passions vives quelconques que faisait voir dans ce premier moment le bas peuple devenu tout à coup seul maître de Paris. Quoique les classes ouvrières eussent souvent joué le principal rôle dans les événements de la première République, elles n'avaient jamais été les conductrices et les seules maîtresses de l'État ni en fait ni en droit...

La révolution de Juillet avait été faite par le peuple, mais la classe moyenne* l'avait suscitée et conduite, en avait recueilli les principaux fruits. La révolution de Février, au contraire, semblait être faite entièrement en dehors de la bourgeoisie et contre elle...

* La bourgeoisie.

Idem.

Le peuple seul portait les armes, gardait les lieux publics, veillait, commandait, punissait; c'était une chose extraordinaire et terrible de voir dans les seules mains de ceux qui ne possédaient rien, toute cette immense ville, pleine de tant de richesses, ou plutôt cette grande nation ; car, grâce à la centralisation, qui règne à Paris commande à la France...

Le socialisme restera le caractère essentiel et le souvenir le plus redoutable de la révolution de Février...

Idem.

La bourgeoisie est surprise.

Nous voilà redevenus républicains, peut-être un peu trop tôt et un peu trop vite. Nous voulions descendre l'escalier marche à marche; on nous a fait sauter un étage tout entier... Une pente plus douce m'eût convenu davantage, mais nous n'avons choisi ni l'heure, ni indiqué l'ordre de la marche.

Lettre de Pierre-Jean Béranger (4 mars 1848).

Les journées de juin 1848.

Témoignage d'un observateur : Ernest Renan

Paris n'est plus reconnaissable : les autres victoires n'avaient que des chants et des folies ; celle-ci n'a que deuils et fureurs. Les atrocités commises par les vainqueurs font frémir et nous reportent en un jour à l'époque des guerres de religion. Une véritable terreur a succédé à cette déplorable guerre... J'ai vu de près les insurgés ; nous avons été un jour et une nuit entre leurs mains et je puis dire qu'on ne peut désirer plus d'égards, d'honnêteté, de droiture et qu'ils dépassaient infiniment en modération ceux qui les combattaient et qui, sous mes yeux, ont commis des atrocités sur les personnes les plus inoffensives...

Ivres de sang, les gardes mobiles ont commis dans ce quartier des indignités qu'on hésite à raconter. Postés sur la terrasse de l'École de Mines, après la bataille finie, ils s'amusaient à tirer à loisir et par délassement sur les personnes qui se présentaient dans toute la longueur des rues adjacentes où la circulation n'était pas encore interdite. Encore était-ce là un reste des fureurs du combat. Mais ce qu'il y a d'affreux, d'épouvantable, ce sont les hécatombes des prisonniers qui ont été immolés deux ou trois jours après. Durant des après-midi entiers j'ai entendu d'incessantes fusillades dans le jardin du Luxembourg, et pourtant on n'y combattait pas... Tout ceci te paraîtra incroyable, chère amie, et tu ne le verras sans doute pas dans les journaux pour une raison fort simple. Nous n'avons pas la liberté de la presse... de là ces monstrueuses calomnies sur lesquelles l'opinion publique est du reste universellement revenue...

Lettre de E. Renan à sa sœur Henriette, le 1^{er} juillet 1848.

Témoignage d'un révolutionnaire : Louis Ménard

Lorsque cette proclamation* fut connue des ouvriers, un grand nombre d'entre eux se rendirent prisonniers. Alors, les uns furent fusillés sur place, les autres conduits à l'Hôtel de Ville et sur quelques autres points, qui servaient plus spécialement d'abattoirs. Sur le pont d'Arcole, les prisonniers tombaient sous les feux croisés des gardes mobiles, placés sur les deux quais... On en amenait d'autres sur le quai de l'Hôtel de Ville, on les précipitait dans l'eau, où les balles les atteignaient. Le plus souvent ils tombaient sur la berge, et d'autres mobiles, placés à cet endroit, les achevaient à coups de fusil.

A côté de pareils actes, on est heureux d'avoir à citer quelques traits de courage et d'humanité... Mais que pouvaient quelques efforts individuels et isolés contre un massacre organisé avec tant d'ensemble? D'ailleurs les prisonniers de l'Hôtel de Ville étaient dans des conditions qui leur faisaient désirer la mort comme un bienfait. Un escalier composé de trente-deux marches conduisait dans des caveaux obscurs où les prisonniers avaient de l'eau jusqu'à mi-corps. A mesure qu'ils arrivaient ils étaient violemment précipités dans cette espèce de gouffre et n'arrivaient au bas que le corps brisé par les contusions. Plusieurs d'entre eux restèrent soixante heures sans nourriture, et lorsqu'ils demandaient un peu d'eau, les mobiles tiraient des coups de fusils au hasard par les soupiraux. Un officier qui s'y opposait faillit être fusillé. Ceux qui étaient atteints tombaient dans cette eau bourbeuse, et les autres respiraient ces émanations de cadavres, et en attendant que leur tour vînt, restaient là sans air, sans lumière, sans nourriture, dans la fange et le sang.

Louis Ménard, *Prologue d'une révolution* (1849).

* Celle de Cavaignac qui garantit la vie sauve aux prisonniers.

Jugement de Tocqueville

L'insurrection de juin fut la plus grande et la plus singulière qu'il y ait eu dans notre histoire et peut être dans aucune autre. Les insurgés y combattirent sans cri de guerre, sans chefs, sans drapeaux et pourtant avec un ensemble merveilleux et une expérience militaire qui étonna les plus vieux officiers... Elle n'eut pas pour but de changer la forme du gouvernement mais d'altérer l'ordre de la société... elle fut un combat de classe, une sorte de guerre servile... Elle ne fut pas l'entreprise d'un certain nombre

de conspirateurs, mais le soulèvement de toute une population contre une autre. Les femmes y prirent autant de part que les hommes... et, quand on dut enfin se rendre, elles furent les dernières à s'y résoudre... Le peuple occupé à établir des barricades procédait à ce travail avec l'habileté et la régularité d'un ingénieur.

Tocqueville, ouvrage cité.

Jugement de Karl Marx

La révolution de juin offre le spectacle d'une lutte acharnée comme Paris, comme le monde, n'en ont pas encore vu de pareille... C'est la première grande bataille entre les deux classes qui divisent la société moderne. C'est une lutte pour le maintien ou l'anéantissement de l'ordre bourgeois, le voile qui cachait la République se déchire... La fraternité des classes antagonistes dont l'une exploite l'autre, cette fraternité proclamée en février... son expression véritable, authentique, prosaïque c'est la guerre civile... la guerre entre le capital et le travail. Ce qui distingue la révolution de juin de toutes les révolutions précédentes, c'est l'absence de toute illusion, de tout enthousiasme. Le peuple n'est point comme en février sur les barricades chantant *Mourir pour la patrie*. Les ouvriers de juin luttent pour leur existence, la patrie a perdu pour eux toute signification. La *Marseillaise* et tous les souvenirs de la grande révolution ont disparu. Peuple et bourgeois pressentent que la révolution dans laquelle ils entrent est plus grande que 1789 et 1793. Jamais encore les ouvrages de défense des ouvriers n'ont été exécutés avec un tel sang-froid, avec une telle méthode... Avec un courage et un génie sans exemple, sans chefs, sans plan commun, sans ressources, pour la plupart manquant d'armes les ouvriers tinrent en échec cinq jours durant l'armée, la garde mobile, la garde nationale de Paris ainsi que la garde nationale qui afflua de province.

Karl Marx, *Les luttes de classes en France* (1848-1850).